



Les Sources Chrétiennes de l'Orient à l'Occident

L'apport des Pères de l'Église

Je voudrais d'abord évoquer deux expériences toutes simples. La première, c'est de réaliser que, si l'Évangile nous est aujourd'hui accessible alors que nous ne sommes plus contemporains de Jésus, c'est parce que des générations de chrétiens en ont transmis le souvenir jusqu'à nous, depuis la Palestine jusqu'au « finistère », c'est-à-dire jusqu'aux extrémités du monde (et nous savons que le finistère ne s'arrête pas à la Bretagne mais qu'il se situe au-delà des océans) ; et parmi ces générations de chrétiens, il est naturel que nous reconnaissons l'apport privilégié de ceux qui ont été chronologiquement les premiers à transmettre l'expérience chrétienne – ceux qui ont vécu dans les premiers siècles de l'histoire de l'Église et que nous appelons justement les Pères de l'Église. C'est déjà une expérience saisissante, de réaliser que nous dépendons et sommes bénéficiaires de leur témoignage. La seconde expérience, plus saisissante encore, et qui est même de l'ordre d'un miracle, c'est qu'un certain nombre de leurs écrits nous parlent aujourd'hui comme s'ils avaient été écrits pour nous.

En disant cela, je n'ignore évidemment pas la distance historique : la Grèce n'est plus celle de Socrate, ni celle qu'a connue saint Paul ; nous ne sommes plus les contemporains de saint Irénée ou de saint Augustin, et notre monde a beaucoup changé depuis lors. Je ne veux pas non plus laisser entendre qu'il faudrait en tout point idéaliser l'époque des Pères de l'Église : elle a connu ses propres drames et ses propres violences. Mais je dis simplement, et c'est énorme : malgré ou travers les difficultés de leur propre temps, les Pères de l'Église s'inscrivent dans la ligne de ces croyants qui jadis, à Jérusalem, ont élevé des branches d'arbre pour honorer Jésus ; ils ont eu à cœur de transmettre la Bonne Nouvelle qu'ils avaient reçue, et de faire connaître la source de leur foi d'Orient en Occident et jusqu'aux extrémités du monde alors connu.

Je voudrais dire brièvement en quoi leur apport demeure essentiel pour nous, dans la situation de notre Europe comme dans les horizons plus larges de notre monde globalisé. Je le ferai en quatre points que j'intitule ainsi : une genèse d'Églises ; une communion dans la diversité ; une manière de se rapporter aux cultures ; une capacité à nourrir et désaltérer.

1) Une genèse d'Églises

Nous savons que, dans divers continents comme l'Afrique ou l'Asie, de « jeunes Églises » qui ne sont plus très dépendantes du christianisme européen s'efforcent d'œuvrer à la constitution de communautés chrétiennes bien enracinées dans leurs pays respectifs (ce qui suppose beaucoup d'imagination et d'invention). Bien plus, en Europe même, nous revenons d'une certaine manière à des situations de commencements : même s'il y a eu dans le passé une évangélisation de ce continent, on parle volontiers de « nouvelle évangélisation », voire de « première évangélisation », et l'on sent bien en tout cas que dans nos campagnes, mais aussi et de plus en plus dans vos villes mêmes, nous avons à retrouver ou réinventer des manières d'être chrétiens et de faire Église.

Or les écrits des Pères de l'Église témoignent justement, surtout pour les trois ou quatre premiers siècles, de situations de genèse, et c'est pour cela même que leur apport nous est capital.

Je retiens en particulier trois chemins caractéristiques de ces situations de genèse :

- D'abord, l'importance donnée à la lecture vivante des Écritures. Nous savons par exemple qu'au 3^e siècle Origène, dans la ville d'Alexandrie, réunissait autour de lui des chrétiens et d'autres pour lire ensemble tel ou tel livre de la Bible ; de même plus tard Jérôme, à la fin du 4^e siècle, réunissait un certain nombre de chrétiennes de la ville de Rome pour de telles lectures d'Écriture sainte. Il ne s'agissait pas simplement, à travers cela, de s'informer ou de s'instruire ; il s'agissait plus profondément de se laisser constituer comme communauté chrétienne moyennant l'écoute commune de la Parole, car lire ensemble l'Écriture c'était accueillir la présence même du Christ (« là où deux ou trois se trouvent réunis en mon nom, je suis là au milieu d'eux » : Mt 18, 20) ; c'était laisser le Christ façonner entre les croyants le type de relations qui seraient constitutives de la communauté ecclésiale.
- Autre caractéristique des situations de genèse : la catéchèse et l'initiation aux sacrements ; les écrits des Pères en témoignent abondamment. C'est grâce à eux que nous avons progressé dans la redécouverte du catéchuménat et de la célébration du baptême lors de la veillée pascale, mais nous avons besoin, encore et toujours, de repasser par les Pères de l'Église pour comprendre le sens profond de l'initiation chrétienne et de ces rites fondamentaux de l'existence que nous appelons « sacrements ». J'y repense lors de la veillée pascale : ce sont Cyrille de Jérusalem et d'autres Pères qui les premiers nous ont donné des mots pour comprendre ce qui se passe alors, avec la profession de foi, le rite du baptême, celui de la « chrismation » ou « confirmation », et la première communion.
- Dernière caractéristique enfin : je relève l'importance que les écrits des Pères donnent à l'engagement en faveur des plus démunis (les pauvres, les lépreux, les exilés ou réfugiés...). C'est à cause des malades que l'on garde du pain consacré pour en faire bénéficier les malades. C'est à cause des plus délaissés que Basile de Césarée, au 4^e siècle, invente la « soupe populaire » et crée un hospice pour lépreux aux portes de la ville. C'est à cause d'eux que l'évêque Jean Chrysostome fulmine contre la cupidité et l'égoïsme de ceux qui, tout en se réclamant de la religion chrétienne, exploitent scandaleusement les plus démunis. La genèse des Églises a été en tout cas perçue, dans le monde ancien, comme impliquant une attention privilégiée aux faibles et aux exclus ; c'est cela aussi qui doit être inspirant pour notre propre manière d'envisager le témoignage des communautés chrétiennes en notre temps.

2) Une communion dans la diversité

Notre monde est d'une très grande diversité, et l'Église a vocation d'être une Église une dans et à travers cette diversité même. Or, de ce point de vue aussi, l'apport des Pères est pour nous de très grand prix.

D'une part en effet le monde des Pères est lui-même très divers ; il n'est pas seulement divers dans le temps (que de différences, en effet, entre le 2^e et le 6^e ou 7^e siècle de l'histoire de l'Église !), il est aussi très divers dans l'espace. On connaît surtout, certes, les écrits des Pères de langue grecque et de langue latine, mais il y a aussi toute une littérature patristique en langues orientales (syriaque, copte, arménien, éthiopien, arabe) ; les écrits des Pères proviennent en réalité de toutes les régions du monde alors connu (depuis la Palestine jusqu'à l'Espagne et la Grande Bretagne, du côté de l'Occident, mais aussi, du côté de l'Orient, la Perse, l'Inde et même la Chine où des missionnaires du 6^e siècle purent s'installer et produisirent différents écrits). Diversité donc, mais aussi et surtout communion dans cette diversité. Non pas toujours certes, tant s'en faut (il y a eu aussi de graves divisions ecclésiales dans le monde ancien) ; mais les écrits des Pères témoignent néanmoins, en bien des cas, des chemins par lesquels une communion est possible et réelle entre des communautés par ailleurs fort diverses. Je relève trois de ces chemins :

- D'abord la correspondance : on s'écrit beaucoup, entre chrétiens, dans les premiers siècles de l'histoire de l'Église (ainsi Ignace, évêque d'Antioche, écrit aux chrétiens qui sont à Rome ; ou encore, les chrétiens de Lyon et de Vienne écrivent en 177 à leurs frères d'Asie Mineure pour leur raconter comment certains d'entre eux ont vécu le martyre) ;
- Ensuite les rencontres et particulièrement la participation au Repas du Seigneur : là même où des chrétiens sont de langue et de pays fort différents, ils font l'expérience d'être unis dans une même célébration de l'eucharistie ; ils vérifient concrètement que le Seigneur ne cesse de rassembler son peuple pour que l'on présente partout dans le monde une offrande pure (selon les mots de notre 3^e prière eucharistique) ;
- Enfin, les gestes de réconciliation et de pardon, ou plus largement les tentatives pour retrouver le chemin de l'unité lorsque les communautés ont été divisées. Par exemple lorsque l'évêque Cyrille d'Alexandrie, au 5^e siècle, se réconcilie avec l'évêque Jean d'Antioche : leurs langages sur le Christ étaient différents, mais ils reconnaissent que, à travers cette diversité, ils partagent en réalité la même foi.

3) Une manière de se rapporter aux cultures

Nous sommes aujourd'hui marqués par une conscience aiguë du pluralisme culturel, et nous nous interrogeons sur la manière dont le christianisme doit se situer par rapport à la culture ou aux cultures. Ici encore je relèverai trois points sur lesquels les écrits Pères nous sont de grand prix.

- Tout d'abord, la littérature patristique est habitée par la conviction selon laquelle les disciples du Christ, au nom même de l'événement de l'Incarnation, sont « sel de la terre » et « lumière du monde » ; cela ne veut pas dire qu'ils doivent se compromettre avec ce qui dans le monde résiste ou s'oppose à l'Évangile (les Pères font plutôt preuve, sur ce point, d'une courageuse liberté, parfois au risque de leur vie) ; mais cela veut dire que les disciples du Christ ne doivent pas vivre en dehors des lieux où se joue le destin de l'humanité. Ils doivent être dans le monde, sans être du monde. Nulle part ce paradoxe n'a jamais été mieux exprimé que par un écrit anonyme de la fin du 2^e siècle ou du début du 3^e, l'écrit à Diognète :

« Les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les vêtements. Ils n'habitent pas de villes qui leur soient propres, ils ne se servent pas de quelque dialecte extraordinaire, leur genre de vie n'a rien de singulier (...) Ils résident chacun dans leur propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés (...) Toute terre étrangère leur est une patrie et toute patrie une terre étrangère (...) Ils sont dans la chair, mais ne vivent pas selon la chair. Ils passent leur vie sur la terre, mais sont citoyens du ciel (...)

Pour le dire simplement, ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue dans tous les membres du corps comme les chrétiens dans les cités du monde. L'âme habite dans le corps et pourtant elle n'est pas du corps, comme les chrétiens habitent dans le monde mais ne sont pas du monde (...) L'âme devient meilleure en se mortifiant par la faim et la soif : persécutés, les chrétiens de jour en jour se multiplient toujours plus. Si noble est le poste que Dieu leur a assigné, qu'il ne leur est pas permis de désert¹. »

- En deuxième lieu, les Pères ne précisent pas seulement comment ils doivent se situer dans leurs cultures, ils se préoccupent aussi des autres, de tous ceux qui n'ont pas pu connaître le Christ. Et certains d'entre eux, de façon très remarquable, invitent à discerner en dehors de l'Église des expressions de la vérité ou des manières de pratiquer la justice qui, à leurs yeux, sont inspirées par le Verbe de Dieu ou par son Esprit. Ainsi s'exprime en particulier le philosophe Justin au 2^e siècle :

¹. À Diognète, V, 1 à 9 et VI, 1-10 (SC 33 bis, p. 63-67 ; trad. modifiée).

« Ceux qui ont vécu selon le Logos sont chrétiens (*christianoï*), même s'ils ont été tenus pour athées, comme par exemple, parmi les Grecs, Socrate, Héraclite et leurs semblables et, parmi les Barbares, Abraham, Ananias, Azarias, Misaël, Élie et tant d'autres, dont nous renonçons pour l'instant à énumérer les œuvres et les noms²... »

Ce n'est pas là ouverture naïve, car Justin sait aussi tout ce qui, dans la mythologie, est incompatible avec la Révélation biblique. Mais une arche est néanmoins tendue entre Socrate et Saint-Paul, ou plus largement entre le monde des nations et le christianisme : Justin invite à reconnaître parmi les nations d'authentiques expressions du passage de Dieu qui ne s'est pas laissé sans témoignage dans l'histoire de l'humanité. Il se réfère pour cela à la parabole du Semeur : ce n'est pas seulement en Israël mais dans le monde entier que le Semeur est sorti pour semer. Ce que reprend aussi Clément d'Alexandrie vers la fin du 2^e siècle :

« Ici s'applique aussi la parabole de la semence, que le Seigneur nous a expliquée. En effet, le seul cultivateur du terrain qui est en l'homme, c'est Celui qui dès la fondation du monde répandait les semences destinées à croître, qui a fait pleuvoir sur elles en toute occasion son verbe tout-puissant, tandis que les moments, les lieux, les terrains récepteurs ont engendré les différences³. »

Clément allait même plus loin encore :

« Peut-être même la philosophie a-t-elle été donnée elle aussi comme un bien direct aux Grecs, avant que le Seigneur eût élargi son appel jusqu'à eux : car elle faisait leur éducation, tout comme la Loi celle des juifs, pour aller au Christ⁴. »

Cette largeur de vue (qui certes ne caractérise pas également tous les Pères, mais qui est manifeste chez ceux que j'ai cités) est de grande portée par rapport à toutes les tentations d'exclusivisme qui peuvent nous guetter ; elle apprend à écouter l'humanité de notre temps, sans naïveté mais néanmoins avec bienveillance et avec cette conviction profonde que Dieu, s'il le veut et comme il le veut, est à même de rejoindre tout être humain dans la profondeur de sa culture, si éloigné soit-il de la foi chrétienne.

- Dernier trait, enfin, à propos du rapport aux cultures : les Pères de l'Église ont vécu dans un monde qui a connu de très profondes mutations, avec en particulier l'effondrement de l'empire romain et les intenses mouvements de populations qui ont caractérisé la période du 4^e au 7^e siècle. Or dans cette situation même (si parlante pour nous aujourd'hui, compte tenu des mutations que nous connaissons nous-mêmes et de l'importance des flux migratoires), ils ont aidé à opérer, comme disciples du Christ, les passages qui s'imposaient en leur temps. On peut résumer en quelques traits les attitudes qu'ils ont préconisées de la part des chrétiens : une attention renouvelée à la Parole de Dieu (qui devait tenir comme un roc, quelles que fussent les péripéties du moment) ; une attention, aussi, à la présence du Christ dans l'histoire à travers le témoignage de ses saints (qu'il s'agit de saint Martin, de saint Benoît, ou plus largement de tous les amis du Christ dont les paroles et les actes pouvaient attester la présence du Ressuscité jusque dans les temps les plus éprouvés) ; le souci, enfin, de recueillir le meilleur héritage du monde ancien pour qu'il soit mis à la disposition des générations futures. Autant de points de repère qui demeurent très précieux pour un christianisme qui, aujourd'hui, se vit lui-même dans un monde marqué par de radicales transformations.

² Justin, *Apologie pour les chrétiens*, I, 46, 3 (Sources Chrétiennes 507, p. 251).

³ Clément d'Alexandrie, *Stromates*, I, 7, 37, 2 (trad. M. Caster, légèrement remaniée ; Sources Chrétiennes 30, p. 73).

⁴ *Ibid.*, I, 5, 28, 3 (p. 65).

4) Une capacité à nourrir et à désaltérer

L'apport des Pères, enfin et surtout, est celui d'une nourriture et d'une source.

Il est certes légitime de consacrer aux écrits patristiques des études de caractère savant, et de les étudier notamment du point philologique ou historique. Mais nous avons aussi autre chose et davantage à attendre d'un contact avec leurs écrits. Ces écrits sont là pour nourrir et désaltérer. L'expression « sources chrétiennes » doit être ici entendue dans sa radicalité : une source n'est pas faite simplement pour qu'on l'étudie, elle est faite pour qu'on s'y désaltère. Et cela est plus important que jamais pour nous, dans un monde où l'on est souvent pris entre des matérialismes séducteurs et des spiritualités d'évasion. Certes, entre ces deux écueils, il y a de nombreuses et authentiques quêtes spirituelles qui s'expriment ; mais elles ont souvent du mal à trouver satisfaction, ou bien elles cherchent leur réponse dans les grandes spiritualités des traditions d'Extrême-Orient... Or notre époque ignore trop, en réalité, l'immense patrimoine de littérature spirituelle qui nous a été légué par les Pères de l'Orient à l'Occident.

Cette littérature est elle-même d'une très grande variété. On peut rappeler par exemple les mots d'Ignace d'Antioche sur le chemin de son martyre :

« Je suis le froment de Dieu, et je suis moulu par la dent des bêtes, pour être trouvé un pur pain du Christ (...) je serai vraiment disciple de Jésus-Christ, quand le monde ne verra même plus mon corps (...) si je souffre, je serai un affranchi de Jésus-Christ et je renaîtrai en lui, libre (...) Que rien, des êtres visibles et invisibles, ne m'empêche par jalousie de trouver le Christ (...) Il est meilleur pour moi de mourir (pour m'unir) au Christ Jésus, que de régner sur les extrémités de la terre. C'est lui que je cherche, qui est mort pour nous ; lui que je veux, qui est ressuscité pour nous. Mon enfantement approche (...) Permettez-moi d'être un imitateur de la passion de mon Dieu (...) Mon désir terrestre a été crucifié, et il n'y a plus en moi de feu pour aimer la matière mais en moi une eau vive qui murmure et qui dit au-dedans de moi : "Viens vers le Père"⁵ (...) »

On peut aussi rappeler la lecture spirituelle et mystique que tant des Pères ont donnée des livres bibliques, par exemple Grégoire de Moïse relisant la vie de Moïse et y découvrant comme la figure symbolique de l'âme en quête de sainteté. Surtout, les développements du monachisme ancien nous ont valu l'immense littérature des Pères du désert (depuis la *Vie d'Antoine* et les « paroles des Anciens » en Orient, jusqu'aux Vies de Martin et de Benoît en Occident, en passant par toutes sortes de traités sur la prière, sur le discernement des esprits et sur les chemins de l'union à Dieu. Tout cela est pour nous une source infiniment précieuse, qui, malgré la distance historique, s'avère en mesure de nous désaltérer aujourd'hui même.

J'ai tenté de dire l'importance des Sources Chrétiennes de l'Orient à l'Occident, et de mettre en évidence l'apport des Pères de l'Église à notre propre temps. Il ne s'agit pas de répéter servilement tout ce qu'ils ont dit ; mais la fréquentation des Pères contribue néanmoins à nous inspirer dans nos tâches actuelles. Je terminerai en citant quelques lignes du Père Henri de Lubac :

« Chaque fois, dans notre Occident, qu'un renouveau chrétien a fleuri, dans l'ordre de la pensée comme dans celui de la vie, (et les deux ordres sont toujours liés), il a fleuri sous le signe des Pères. Tous les siècles en témoignent, – l'histoire en serait longue à retracer, – et la loi se vérifie encore dans le nôtre⁶. »

⁵ Ignace d'Antioche, *Aux Romains*, IV, 1-3, V, 3, VI, 1-3, VII, 2 (SC 10 bis, p. 131-137) ; cf. 1 Co 7, 22 ; Jn 4, 10 et 7, 38 ; Jn 14, 12.

⁶ H. de Lubac, Préface à F. Quéré-Jaulmes et A. Hamman, *Les chemins vers Dieu*, Centurion, Paris, 1967 ; cité dans *Mémoire sur l'occasion de mes écrits*, Culture et vérité, Namur, 1989 (= Œuvres complètes du Cardinal Henri de Lubac, XXXIII, Cerf, Paris), p. 318.

Le Père de Lubac écrivait cela il y a plusieurs décennies. Mais je suis pour ma part convaincu que son propos garde toute sa vérité. Les Pères de l'Église doivent encore nous éclairer et nous nourrir, au bénéfice de nos propres tâches aujourd'hui. Les Pères ont un avenir, celui-là même que nous contribuerons à leur donner. Ils ont été passionnés de Dieu et de l'homme. C'est cette passion qu'ils nous transmettent, pour qu'elle nous brûle à son tour comme un feu dévorant.

Michel Fédou sj
24 mars 2018